

Wanda Heinrichová

En dépit de son esprit enjoué, servir la littérature était pour lui chose sérieuse

traduit du tchèque par Jean-Gaspard Páleníček

« *Ça m'aide* », disait-il d'une voix presque enfantine, altérée par la maladie, lorsque je le chassais de l'ordinateur. « *Va te coucher* », le suppliais-je, « *sinon ta jambe va se remettre à te faire mal.* » Je le regrette à présent. Je regrette mes paroles indélicates, mon manque de compréhension. Bien d'autres choses encore.

Jusqu'à ses ultimes semaines, Petr parvenait à trouver çà et là quelques heures, quelques minutes, où les douleurs ne l'empêchaient pas entièrement de travailler. Bien sûr, lui, il n'aurait pas appelé cela *travailler*. La littérature était sa véritable existence. En dépit de son esprit enjoué, servir la littérature était pour lui une chose sérieuse, à laquelle il s'était voué plus qu'à tout autre chose au monde.

Je suis en train de trier les manuscrits inédits dans l'ordinateur de Petr. Dans ses mémoires inachevées, je ne retrouve pas un court récit qu'il me lut. Élève au lycée, il avait eu à écrire une composition sur le sujet : « *Que représente l'art pour moi ?* » J'ignore comment ses camarades de classe s'en étaient tirés : lui, il remplit un cahier entier. Ébahi autant que perplexe, son maître ne nota pas son devoir. J'imagine bien l'amour que Petr avait pour la peinture, le cinéma, les livres, la poésie, se déversant irrésistiblement dans son cahier d'écriture. Un peu comme si la foule des Anabaptistes de l'aquarelle de Hanuš Schwaiger venait envahir un paisible paysage d'Adolf Kosárek. Jeune garçon déjà, Petr débordait d'images. Ce n'était pas exclusivement la littérature qui l'avait envahi, c'était la poésie, de façon absolue. La poésie des lumières et de l'ombre, celle du mouvement des êtres, des feuilles, des taches, celle des voix et des murmures du monde.

Petr percevait la présence de la poésie de manière particulièrement vive. Sa relation à elle ne pourrait être comparée qu'à un sentiment religieux. Il l'honorait, l'aimait, la vénait, la recherchait, se battait pour elle dans ses textes critiques. Par son intérêt profond pour la poésie d'autres créateurs, il ne cessait de stimuler ses compagnons.

« *C'est à travers l'art que nous apprenons à regarder* » disait-il, le plus souvent en relation avec la peinture. Et cette préséance me semble être caractéristique de Petr : se laisser émerveiller et éclairer par l'art, puis alors seulement – désormais sans naïveté, mais avec un sens des aventures nouvelles – se plonger dans la réalité.

Ma vie pour un poème, c'est le titre que Petr donna à ses mémoires. Il n'eut pas le temps de les achever, ni d'en arriver au récit du cahier rempli. Lorsque les médecins lui annoncèrent un pronostic de quelques mois à peine, il se mit à réfléchir : « *Il va me falloir les concevoir un peu autrement, par sauts.* » Il avait tout en notes (il écrivait toujours d'abord à la main). Lors de la composition et de la transcription du texte, il n'atteignit que le seuil de l'adolescence.

Durant son agonie, Petr se redressa à plusieurs reprises sur son lit. La dernière phrase qu'il dit fut sans doute : « *Eh bien, il va falloir que quelqu'un d'autre termine à ma place.* » Très certainement, ne pensait-il pas seulement à ses mémoires, mais aussi à ses essais inédits sur le cinéma qu'il voulait annoter, à ses traductions, à ses poèmes.

Člověk v horečce žhne hvězdně lesklé oči
vypalují do stropu tajemné obrazce turecké ornamenty
či mapy skvrn na zdech hřbitovů

až poslední horečný pohled obou očí
vysálá do stropu dvojtečku před výkřikem
který už nezazní
:

(Září 1957)

Homme fiévreux qui flambe l'éclat des yeux constellés
brûle de mystérieuses figures dans le plafond des ornements turcs
ou des cartes de taches sur les murs des cimetières

dans le plafond seul le dernier regard fiévreux grave
du feu des deux yeux un double point précédant un point d'exclamation
qui ne retentira plus cependant
:

(Septembre 1957)

Petr s'était souvenu de ces vers un mois avant sa mort, alors qu'il se levait encore pour aller à son ordinateur, et l'ordinateur en a conservé la date. Le poème entier s'appelle *Du sommeil au réveil*, Petr l'écrivit à l'âge de seize ans. Et en effet, il est mort dans la fièvre, il brûlait.

Le monde du vingt-et-unième siècle lui était désormais étranger, il l'aimait toujours cependant, d'un amour quasi obsessionnel, il aimait en lui ce qu'il appelait *les restes du vrai monde*. Qu'entendait-il par-là ? Je me rappelle un petit concert au Jazz Dock de Prague, en 2011. Il y avait peu de spectateurs, par contre la musique était incroyablement belle. Lee Konitz, très âgé, joue du saxophone ; il n'est pas sur scène, il n'y a pas de scène à proprement parler, il est assis juste en face de nous. Accompagné au piano, contrebasse et batterie, par de jeunes musiciens. Les lumières du bar se reflètent dans la rivière nocturne, du rose, surtout du rose. La surface de la Vltava scintille. Lee Konitz se lève, désigne l'eau tout autour, lève les yeux quelque part vers le haut et dit : « Queen Mary. » J'ignore tout ce que Konitz voulait entendre par là. Le paquebot Queen Mary n'a jamais coulé. Et jamais il ne fut coulé. Pendant la guerre, il fut repeint en gris, on l'appelait alors Grey Ghost. Il ne sillonne plus les océans, ses hélices furent démontées – et pourtant. Il est là, comme Lee Konitz. Comme toi, Petr.

Ce texte a d'abord paru dans la revue *Souvislosti*, n° 3, 2020 (p. 101-102).

Wanda Heinrichová (née en 1968) est poète, critique littéraire et traductrice. Elle fut l'épouse de Petr Král.